



ECHO

RUBEN DESIERE / DOCUMENTAIRE / 74 MINUTES

DATE DE SORTIE : 15 FÉVRIER 2023

PRODUCTION ACCATTONE FILMS / CO-PRODUCTION CANVAS / DISTRIBUTION AVILA

CONTACT: PRESS@AVILAFILM.BE



Dans notre société, il n'y a plus beaucoup de *rites de passage*. On commence son premier emploi sans grand symbolisme, et puis éventuellement, on en change, si de meilleures opportunités se présentent. À l'armée, par contre, c'est toute une transformation qui a lieu dès que les recrues franchissent la porte de l'enceinte et revêtent leur uniforme. La métamorphose du civil au militaire. Et en même temps, ce sont "simplement" des jeunes qui vont voir leurs parents le week-end. Ils s'entraînent avec des armes, et pourtant ils font semblant ; ils sont tapis toute la nuit, mais dans un buisson en Flandre. Leur commandant a beau essayer de les préparer à la réalité, la vraie guerre semble n'exister que dans les films. Alors ce commandant présente leur métier à ses recrues en se référant aux films d'action, comme si l'univers des films de fiction, mieux que la réalité quotidienne d'une base de l'armée belge, pouvait les préparer à un avenir hypothétique. Convaincue, l'armée se joue d'elle-même. Les recrues deviendront-elles un jour de vrais soldats ? Peut-être. Mais peut-être aussi que même une vraie guerre ne rendrait pas l'armée réelle. Dans son ouvrage *On Photography*, Susan Sontag écrivait que les personnes qui ont vécu une catastrophe parlent de son intensité en disant que c'était "comme un film". Le superlatif de la réalité, en fait, c'est la fiction. »

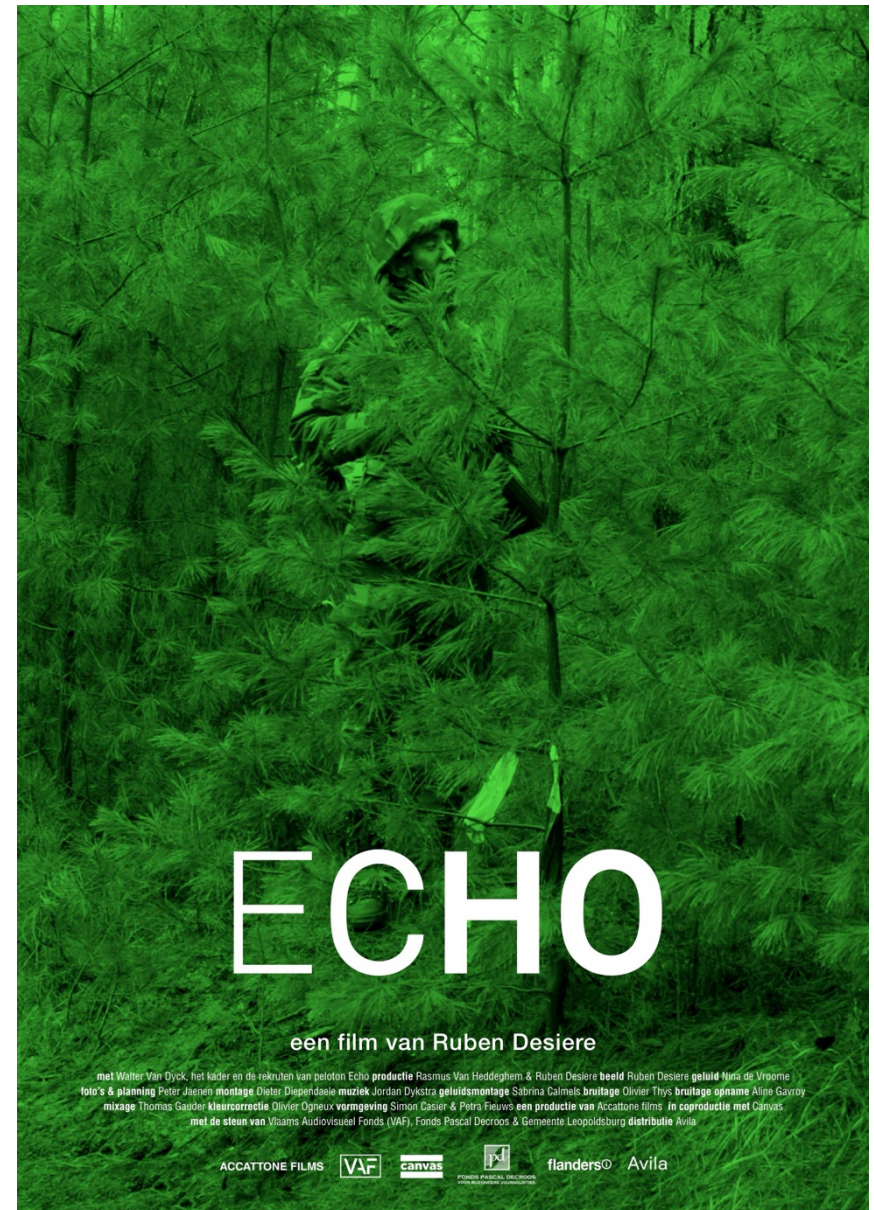
Nina de Vroome, *Sabzian*



Mr. Quechua

Synopsis

Sous l'autorité du commandant Walter Van Dyck, les jeunes recrues du peloton Echo suivent un entraînement militaire de base. Des jeux de rôle font apparaître leur avenir de soldats professionnels. *Echo* documente méticuleusement cette métamorphose intentionnelle, au cours de laquelle s'enseigne une nouvelle façon de regarder, d'écouter et de penser.





Biographie

Ruben Desiere (Belgique, 1990) est réalisateur, caméraman, producteur et cofondateur du magazine en ligne Sabzian et Avila, distributeur de films et plateforme video en ligne pour le cinéma belge. Il a terminé ses études au KASK / School of Arts avec le film ***Kosmos*** en 2014. Dans la même année, il a fondu, avec Rasmus Van Heddeghem, la maison de production Bruxelloise Accattone films. En 2018, son film ***La fleurière*** a eu sa première internationale dans la compétition Bright Future au Festival International du Film à Rotterdam. Son nouveau film ***Echo*** a été présenté en première belge au Film Fest Gent et sortira aux cinémas belges en 2023.





L'ambition d'*Echo* est de poser un regard ciblé sur ce qui est en fait un morceau assez petit de l'armée belge. Ce n'est pas un article d'opinion. Bien sûr, j'ai de vagues idées personnelles sur l'armée, mais pas d'une nature telle qu'elles soient suffisamment intéressantes pour être partagées à travers un film. *Echo* concerne une partie minuscule d'un mécanisme extrêmement complexe qui traverse les pays et soulève de grandes questions philosophiques et politiques. C'est peut-être justement ça qui est fascinant : les jeunes d'*Echo* ont tout à voir avec la course aux armements en cours et la guerre en Ukraine, mais en même temps rien du tout. »

Ruben Desiere

Interview avec Ruben Desiere

par Dagmar Teurelinckx et Nina de Vroome

Comment es-tu arrivé à *Echo* ?

Ruben : Il y a quelques années, je préparais un film de fiction qui se déroulait au sein de l'armée belge. Je menais des recherches préliminaires et ai eu l'occasion d'observer à Bourg-Léopold deux semaines de la formation militaire destinée à tous les nouveaux soldats. Dans l'une des classes, un groupe de cinquante soldats devait regarder des scénettes jouées par des acteurs, puis donner leur avis. Ils se sont mis à discuter sur des questions telles que l'homosexualité, la diversité et l'intimidation au sein de la Défense. J'ai aussi assisté à une leçon sur le droit de la guerre ; les techniques pédagogiques et réactions des soldats m'ont fasciné. J'ai aussi participé à l'organisation d'un bivouac de plusieurs jours, au cours duquel les soldats réalisent toutes sortes d'exercices pratiques sur le terrain. Enfin, il y avait également des exercices de mise en scène pour que les soldats apprennent ce qu'être un soldat signifie.

J'ai incorporé beaucoup de mes observations dans le scénario du film de fiction, mais je n'ai pas réussi à le faire financer. À partir de ce travail de recherche, j'ai décidé de réaliser un documentaire sur cette formation initiale. Obtenir la permission de tournage n'a pas été simple, mais nous y sommes parvenus grâce à la médiation de nombreuses personnes. Avec l'aide de Nina qui a enregistré le son, je suis allé filmer la formation pendant dix semaines. Elle et moi

dormions sur place et avons tout filmé à deux. Tant sur le plan matériel que financier, il s'agit d'une production très modeste.

Dans quelle mesure savais-tu à l'avance ce que vous alliez filmer ?

Ruben : En relisant mes notes préparatoires, j'ai réalisé que presque toutes les scènes qui se sont finalement retrouvées dans le film final étaient déjà écrites. J'étais vraiment intéressé par la façon dont les cours étaient mis en scène. Par exemple, le jeu de son et lumière nocturne était l'une des choses que je voulais absolument filmer. Puis, bien sûr, il y a dans le film des scènes que je n'avais pas prévues, comme les entretiens d'évaluation avec le commandant de la section, Walter Van Dyck, ainsi que les exercices d'entraînement : la marche dans la cours, mettre et enlever les masques à gaz, et tout ce qui a trait aux actions et mouvements répétitifs.

Tu mentionnes le jeu de son et lumière. Dans cette scène, il fait nuit et les soldats se tiennent au bord de la lande avec Walter, qui leur demande de faire très attention. Des flèches lumineuses sont tirées au loin, on entend des coups de feu et quelqu'un marche sur un fil électrique, ce qui fait apparaître de la fumée colorée. Puis Walter requiert le silence afin d'écouter les bruits de la nuit qui pourraient trahir la présence de l'ennemi. Peux-tu dire pourquoi cette scène est importante ?

Ruben : Lorsque j'ai accompagné cet exercice lors du bivouac, j'y ai vu un parallèle avec le cinéma. Il est possible

de regarder et d'écouter le monde de différentes manières, en fonction de ce qui retient notre attention et de la façon dont on interprète ce que l'on perçoit. En fait, les enseignants réalisent une sorte de séance de cinéma miniature pour les jeunes et tentent de leur faire comprendre une situation particulière. C'est d'ailleurs cela qu'ils font tout au long de la formation : trouver des moyens pour représenter la violence et la guerre. Et en même temps, on n'y croit pas vraiment. La trivialité du contexte résiste à la fiction, comme sur un plateau de tournage où l'on voit à la fois la scène et ce qui se passe en hors-champ. En très peu de temps, les enseignants doivent transmettre des choses très complexes à un groupe d'étudiants très diversifié – non seulement des manœuvres complexes qu'il faut pouvoir exécuter en tant que "corps militaire", mais aussi une complexe façon de penser. Que signifie "l'ennemi" ? À quoi peut ressembler la violence ? Et la défense ? Les crimes de guerre, qu'est-ce que c'est ? Quelle attitude à l'égard du pouvoir ? Ce sont des questions difficiles auxquelles la formation tente de trouver des réponses de manière très inventive – avec plus ou moins de succès. Le jeu de son et lumière en est peut-être le meilleur exemple. Non seulement les instructeurs parlent du champ de bataille, ce qui est quelque chose de très abstrait pour un jeune de 18 ans, mais ils essaient aussi de l'évoquer au milieu de la trivialité de la lande du Limbourg.

Pendant toute la période de tournage, j'ai observé une tension entre le quotidien, et des aperçus d'agression et d'horreur bien trop compliqués pour un cours de dix semaines. Par moments, on comprend que ces jeunes s'entraînent effectivement à être déployés dans des conflits, par exemple

lorsqu'ils regardent en classe un reportage sur des soldats belges dans une tranchée en Afghanistan. Dans ces moments-là, on sent que les mises en scène apparemment banales peuvent se matérialiser en une situation violente, terrible, et que s'y préparer est le but même de l'entraînement. Pourtant, même dans cette vidéo, la violence ne devient pas totalement réelle. Ça reste une image.

Cela tient à la façon dont le reportage sur la guerre en Afghanistan a été filmé, monté et commenté, et à la façon dont il est traité dans un PowerPoint dans cette classe. Il s'agit d'une forme très spécifique, réductrice de la réalité. Le jeu de son et lumière est lui aussi la traduction formelle d'une situation réelle.

Ruben : En fait, ce jeu de son et lumière est une sorte de schéma tracé dans l'espace. Il y a d'autres schémas qui interviennent dans les cours : par exemple, dans une leçon théorique, au biais de diapositives qui présentent des situations de guerre sous forme de dessins animés. Il y a une tentative de donner aux soldats une appréhension de la réalité d'une manière extrêmement simple, mais certaines choses enseignées requièrent vraiment beaucoup plus de temps pour être assimilées. Ils manquent de temps.

Dans le film, on sent aussi une tension entre "être" l'armée et "jouer à" l'armée...

Ruben : À côté des schémas dont j'ai parlé, voilà une autre prémisse importante du film : comment le jeu se transforme en réalité. Dans d'autres domaines de la société, la transition est devenue plus diffuse, mais dans l'armée, il y a toujours un moment où l'on enfile le costume et on commence à se

promener avec une arme. Un moment précis où l'on "devient" militaire ; en fait dès que l'on franchit la porte d'entrée. Pourtant, pendant toute la durée du tournage, j'avais l'impression qu'on n'était jamais *vraiment* à l'armée. On aurait dit que l'armée se jouait d'elle-même, tant dans les cours que lors de moments plus informels.

Les soldats apparaissent en tant que groupe, bien que certains personnages surgissent dans le film. Comment es-tu arrivé à ces soldats ?

Ruben : À cause des masques, des uniformes et du maquillage de camouflage, il était difficile de distinguer les soldats les uns des autres, à l'écran. Et je voulais évoquer la formation, pas de la façon dont une personne spécifique la vit. Mais après un certain temps, j'ai senti qu'il y avait environ cinq soldats dans le peloton que je filmais sans cesse. Nous avons ensuite essayé de leur accorder plus d'attention lors du montage. Le résultat, c'est que l'on reconnaît occasionnellement quelqu'un sans que cela ne devienne des histoires vraiment individuelles.

Le commandant Walter, lui, sort du lot. C'est un véritable interprète, une sorte d'acteur dans le film. Comment as-tu travaillé avec lui ?

Ruben : La passion de Walter pour le cinéma s'est manifestée par un intérêt pour la façon dont nous filmions les choses : la position de la caméra, le micro qui pendait juste hors du cadre, le montage... Assez rapidement, il a décidé de magnifier sa performance auprès des soldats pour le film et s'est imposé comme une sorte d'acteur. Lors des prises de son supplémentaires après la période de tournage, il nous a

confié qu'il continuerait à utiliser les techniques qu'il avait développées pendant le film pour s'occuper des jeunes. Il a commencé à se comporter comme le professeur qu'il connaissait dans les films, sans la rigueur clichée des films de l'armée, mais avec une approche plutôt paternelle. Cela le fascinait. Pendant le tournage, nous avons déjà l'impression qu'il jouait pour nous, en exagérant ses mouvements et ses déclarations. C'est pourquoi filmer ces entretiens d'évaluation était vraiment amusant. Alors qu'il s'agit normalement d'une simple formalité, il a continué jusqu'à une heure du matin. Il avait préparé une sorte de one-man-show personnel pour chaque soldat. Normalement, les soldats défilent rapidement et il y a beaucoup moins de supervision individuelle. Walter voulait créer de "bonnes scènes", avec de l'humour. Il a construit un personnage-type, bien que ce jeu corresponde aussi complètement à sa personnalité.

Comment as-tu géré les éléments comiques ?

Ruben : L'idée de "guerre" a quelque chose de surréaliste. Il est difficile d'imaginer que quelqu'un soit vraiment en tenue de camouflage dans un fossé, en face d'une villa flamande où quelqu'un tond la pelouse. Je pense qu'une grande partie de l'humour d'*Echo* est liée au fait que l'on est habitué à ce que tout avance rapidement et sans accroc. Dans les films, tout se passe toujours bien. Si un soldat n'arrive pas à ouvrir sa boîte de conserve, ça fait bizarre. C'est le banal qui flanche.

Dans un film d'auteur, on s'attend souvent à ce que le point de vue du réalisateur soit présent et très lisible.

Mais Echo ne présente pas clairement tes intentions...

Ruben : L'ambition d'*Echo* est de poser un regard ciblé sur ce qui est en fait un morceau assez petit de l'armée belge. Ce

n'est pas un article d'opinion. Bien sûr, j'ai de vagues idées personnelles sur l'armée, mais pas d'une nature telle qu'elles soient suffisamment intéressantes pour être partagées à travers un film. *Echo* concerne une partie minuscule d'un mécanisme extrêmement complexe qui traverse les pays et soulève de grandes questions philosophiques et politiques. C'est peut-être justement ça qui est fascinant : les jeunes d'*Echo* ont tout à voir avec la course aux armements en cours et la guerre en Ukraine, mais en même temps rien du tout.

Les spectateurs, même expérimentés, s'attendent souvent à pouvoir discerner ce qu'un réalisateur veut raconter et quel est le sens du film. Les gens sont habitués à une culture visuelle d'expériences pré-écrites. On le voit dans les extraits de films présentés aux soldats, où la musique flamboyante et les commentaires dictent l'interprétation des images. *Echo* ne le fait résolument pas.

Ruben : C'est vrai. Je n'ai simplement pas ce point de vue clair avec lequel, en tant que cinéaste, on est censé se situer dans la réalité. Je n'ai pas d'opinion univoque sur ce qui s'y

passé. Toutes sortes de choses se passent avec certaines personnes, au niveau individuel mais aussi au niveau politique. Si les casernes sont ce qu'elles sont, c'est à cause des décisions politiques prises en Belgique des années nonante. Beaucoup de lignes convergent, ce qui est vrai pour toute réalité. Avec *Echo*, je pose le choix de me concentrer sur un détail sans faire une déclaration sur le tout. Le film ne porte pas sur l'armée, mais sur une partie particulière de celle-ci à un moment donné. En observant de près, j'essaie de mieux comprendre le tout, mais cela reste complexe.

Et c'est pourtant très banal, aussi complexe que soit le monde.

Ruben : La réalité est toujours en désordre..

Interview complète disponible en néerlandais sur www.sabzian.be.







Les enseignants réalisent une sorte de séance de cinéma miniature pour les jeunes et tentent de leur faire comprendre une situation particulière. C'est d'ailleurs cela qu'ils font tout au long de la formation : trouver des moyens pour représenter la violence et la guerre. Et en même temps, on n'y croit pas vraiment. La trivialité du contexte résiste à la fiction, comme sur un plateau de tournage où l'on voit à la fois la scène et ce qui se passe en hors-champ. En très peu de temps, les enseignants doivent transmettre des choses très complexes à un groupe d'étudiants très diversifié – non seulement des manœuvres complexes qu'il faut pouvoir exécuter en tant que "corps militaire", mais aussi une complexe façon de penser. Que signifie "l'ennemi" ? À quoi peut ressembler la violence ? Et la défense ? Les crimes de guerre, qu'est-ce que c'est ? »

Ruben Desiere

Fiche Technique

Longueur	74 MINUTES
Langue	NÉERLANDAIS
Sous-titres	ANGLAIS, FRANÇAIS, NÉERLANDAIS
Format d'image	1.78
Réalisateur	RUBEN DESIERE
Avec	WALTER VAN DYCK ET LES JEUNES RECRUES DU PELOTON ECHO
Image	RUBEN DESIERE
Son	NINA DE VROOME
Producteur	RASMUS VAN HEDDEGHEM, RUBEN DESIERE
Montage	DIETER DIEPENDAELE
Musique	JORDAN DYKSTRA
Montage son	SABRINA CALMELS
Mixage son	THOMAS GAUDER
Etalonnage	OLIVIER OGNEUX
Production	ACCATTONE FILMS
Co-production	CANVAS
Distribution	AVILA
Avec le soutien de	VLAAMS AUDIOVISUEEL FONDS (VAF) VAN DE VLAAMSE OVERHEID, FONDS PASCAL DECROOS, GEMEENTE LEOPOLDSBURG

Distribution

Avila

37 CHAUSSÉE DE WATERLOO
1060 SAINT-GILLES
BELGIQUE

+32 (0) 475 49 64 87
niels.putman@avilafilm.be

